

MÉLODIE EN ACTION.



LE CHIEN DU VIEILLARD

NOUVELLE TIRÉE DE MARMONTEL.



Poésie de M^{me} Desbordes-Valmore

MUSIQUE DE

M. L. CLAPISSON.

PARIS

A LA LIBRAIRIE MUSICALE D'E. DUVERGER,

RUE SAINTE-ANNE, N° 54;

CHEZ LES MARCHANDS DE MUSIQUE DE PARIS ET DES DÉPARTEMENTS.

3285⁽⁶⁾

(6^e Liv.) 1843

LE CHIEN DU VIEILLARD.



En 1788, durant quelques troubles survenus à Paris, une société d'amis intimes se réunit à la campagne, au fond d'un château paisible situé sur les bords de la Marne ; par un des plus beaux soirs de cet exil volontaire, après avoir épuisé les charmes de la promenade, de la musique et de quelques jeux qui commençaient à languir, les charmantes jeunes filles de la maîtresse du logis demandèrent que l'on racontât des histoires.

Un jeune avocat, par droit de profession, prit le premier la parole, en signe d'obéissance, et dit à mademoiselle Juliette, dont il trouvait la motion charmante :

Votre romance, mademoiselle (*le Chien et le Vieillard*), que vous avez chantée à ravir, rappelle à ma mémoire un très intéressant conte de Marmontel, dont le héros n'est qu'un chien. Ce héros était heureux, mademoiselle, il était aimé. Je commence ; c'est Marmontel qui parle :

Il arriva qu'un jour, vers le coucher du soleil, des dames m'avaient permis de les accompagner à la promenade, à peu de distance du pont qui traverse la Marne. Nous nous assîmes pour admirer les bois lointains qui nous envoyaient leur fraîcheur. Tandis que nous causions sous cette douce influence, un homme du peuple, en cheveux gris, boiteux, cheminant avec peine, à l'aide d'un bâton, passe devant nous, suivi d'un jeune chien barbet, et dit aux dames que j'accompagnais :

Mais c'est à toi surtout que l'on doit la paix,
Animal généreux, modèle d'amitié,
Qui le jour et la nuit, prodiguant tes services,
Gouverne nos troupeaux ou garde nos hospices,
Bonté l'œil nous cherche encor de ses regards mourants :
Sois donc et le sujet et l'honneur de mes chants.

DELILLE, *Malheur et pitié*, chant I.

« Mesdames, voulez-vous m'acheter mon chien ? »
Chacune d'elles en avait un, et le sien n'était pas de l'espèce qu'aiment les femmes ; elles lui répondirent qu'elles n'en n'avaient pas besoin.

Alors venant à moi, il me dit d'un air plus suppliant :

« Monsieur, achetez-moi mon chien.

— Ah ! sur-le-champ s'écria Juliette. je l'aurais acheté.

— Mademoiselle, reprit l'avocat, ce mouvement, aimable, je l'avoue, aurait dû précéder la réflexion ; mais dans tous les cœurs la bonté n'est pas aussi alerte que dans le vôtre. »

Mon premier mot fut un refus, adouci cependant avec le respect qu'on doit aux malheureux. Le vieillard se tint un moment immobile devant moi, me regarda d'un air triste et me laissa mécontent de moi-même.

Comme il montait lentement le pont, j'eus le temps de démêler en moi la cause du reproche confus que m'avaient fait ses yeux et que me répétait mon cœur. Le même instant me rappela que mon ami, le comte de ***, avait perdu un chien qu'il aimait tendrement. Je pensai que l'esprit et l'âme du barbet ne le cédaient pas à l'instinct d'un chien de Sibérie que mon ami avait perdu ; je le lui destinai et je rappelai le vieillard.

« Quel prix, lui dis-je, demandez-vous de votre chien ?

— Ce qu'il vous plaira, » me dit-il. Ici, mademoiselle, il me serait aisé de vous paraître libéral en alté-

Paroles
DE
M^{ME} DESBORDES-VALMORE.



Musique
DE
M. L. CLAPISSON.



ROMANCE

CHANT. *Moderato.*

PIANO. *dolce.*

dolce sempre semplice.

En-fants d'u-ne pier-re lan-cé-e Ne blessez pas le chien cou-rant Que

dolcissimo.

Sa-vons nous si la pen-sé-e N'a-ni-me pas ce corps er-rant Peut-

expres.

être un grand ins-tinct le pres-se Vers la pri - - son qu'il sent là - bas En -

ritenuto. *simple e ritenuto.*

fants donnez u - ne ca - - resse Au chien qui ne vous gronde pas.

ritenuto.

colla voce.

2^e COUPLET.

Gar - diens de vos mai - sons ou - - ver - - tes Sen - ti - - nel - les de vos ber - ceaux C'est

fa - ni qui des tom-bes vertes Af - fron - te les froids ar - bris-seaux Là de son pas - sé qui l'op - pres - se Il

Expr. *ritenuto.*

meurt so - li - taire et tout bas En - fants don - nez u - ne ca - resse Au chien qui ne vous gron - de pas.

3^e COUPLET.

Hô - - te de la pau - vre chau - - miè - re Où s'è - tei - gnent d'humbles vieil - lards De

la - veugle il est la lu - mière É - clai - rant ses pâ - les ha - surds Par son ha - leine et sa ten - dresse Il

exp. *ritenuto.*

hâte et ré - chauf - fe ses pas En - - fants don - nez u - ne ca - resse Au chien qui ne vous gron - de pas.

4^e COUPLET.

più animato.

Si le glaive ar - dent de la guerre Frap - pe son mai - - tre tout ar - - mé Si

la sen - ten - ce mi - li - tai - - re Brise un front qu'il a tant ai - mé Per - çant la fou - le qui s'em - pres - se Il fait pleu -

più ritenuto. *ritenuto.* *più ritenuto.*

exp. rall.

rer les vieux sol - dats En - fants don - nez u - - ne ca - - resse Au chien qui ne vous gron - de pas.

Procédés d'E. LUYERGER.

rant la vérité; mais j'aime mieux avouer humblement que je ne fus pas magnifique. Je n'étais pas riche et je n'avais sur moi que six francs; je les lui offris; il les accepta sans aucun signe de répugnance, et en les recevant, il me dit :

« Le chien est à vous.

— Mais, lui dis-je, il va m'échapper; je n'ai aucun lien pour le mener en laisse.

— Il faut cependant l'attacher, me dit-il, car il me suivrait. »

Alors, ayant défait sa jarretière, il appela son chien, le prit entre ses bras, l'éleva sur le parapet.

« Vous me faites frémir, dit Juliette, il va tomber dans l'eau. »

Rassurez-vous, mademoiselle, le chien ne tomba point; il se laissa attacher au cou la jarretière de son maître. Je m'aperçus qu'en la nouant, les deux mains du vieillard tremblaient; je ne l'attribuai qu'à son âge, car son visage n'était point altéré, et je le regardai bien attentivement; mais quand il eut serré le nœud, je le vis tout à coup laisser tomber sa tête sur son chien, et, le front caché dans sa laine, la bouche collée sur son corps, il demeura quelques minutes courbé, immobile et muet. Je m'approchai de lui.

« Qu'avez-vous, mon ami? lui demandai-je.

— Ce n'est rien, me dit-il en se relevant; cela va se passer. »

Et je vis son visage inondé de larmes.

« Vous me semblez avoir bien du regret de vous séparer de votre chien? »

— Hélas! oui, c'est le seul ami que j'avais au monde; nous ne nous sommes jamais quittés. C'est lui qui me gardait sur les chemins quand je dormais, et lorsqu'il me voyait souffrant et délaissé, la pauvre bête me plaignait, me soulageait par ses caresses. Il m'aime tant qu'il est bien juste que je l'aime; mais cela ne fait rien; il est à vous, monsieur. » Et il me présentait la jarretière dont il venait de l'attacher.

« Vous me croyez donc bien cruel, lui dis-je, si vous pensez que je sois capable de vous priver d'un si fidèle ami, du seul qui vous reste au monde? »

Il n'insista pas, mais il voulut me rendre mon misérable écu.

« Gardez l'écu, ajoutai-je, et le chien. » Et je vainquis sa résistance; alors je vis ses genoux se ployer :

« Ah! monsieur, je vous dois la vie; c'est la faim qui m'avait réduit à cette extrémité. »

De ce moment, vous pensez bien qu'il eut deux amis au lieu d'un. Je voulus savoir qui il était, d'où il venait, où il allait, et ce qui l'avait mis dans cet état de misère et d'infirmité.

« Grâce au ciel, me dit-il, j'ai vécu cinquante ans du travail de mes mains; mais hier, pour la première fois, j'eus l'humiliation de demander l'aumône. J'étais charpentier, en Lorraine; mon métier me donnait du pain; un accident m'a mis hors d'état de travailler debout: c'est un éclat de bois qui m'a fait à la jambe une plaie incurable. Je vais à Rouen trouver ma fille; elle est bonne fileuse; elle gagne sa vie dans les fabriques de coton. Arrivé auprès d'elle, je ne manquerai de rien; mais comme je vais lentement, à cause de ma plaie, et que je viens de loin, le peu d'argent que j'avais économisé ne m'a pas suffi pour la route. Il a fallu tendre la main; mais je n'avais pas l'air d'un pauvre, on ne m'a presque rien donné. J'étais à jeun; il me restait mon chien, ayant faim comme moi... » A ces mots, les sanglots lui étouffèrent la voix.

« A votre âge et par la chaleur, avec une plaie à la jambe, je ne souffrirai pas, lui dis-je, que vous poursuiviez une route de trente lieues par terre et de plus du double si vous alliez par eau; ce serait empirer le mal et le rendre incurable, s'il ne l'est pas. Venez, la Providence vous offre près d'ici un asile où vous trouverez du repos, des remèdes et peut-être la guérison. »

Le vieillard qui me regardait avec un doux étonnement, délia son chien, et se laissa conduire à la maison de la Charité, qui est située au-delà et au-dessus du pont.

Je n'y étais pas connu, mais dans les maisons respectables, l'indigence et l'infirmité se recommandent d'elles-mêmes. Le prieur écouta avec émotion le récit de notre aventure; il appela le plus habile chirurgien de la maison et lui fit visiter la plaie. Je frémis de voir à quel point la chaleur de l'été et la fatigue du voyage l'avaient envenimée: « Il n'y avait pas à différer, dit le chirurgien, mais il est temps encore; je sauverai la jambe.

— Il sera donc guéri?

— Oui, monsieur, j'en réponds. »

Ce fut pour moi un moment de joie et de bonheur.

« Messieurs, dis-je, n'épargnez rien; je pourvoierai à tout.

— Monsieur, me dit le prieur d'un air modestement sévère, tout ce que nous vous demandons, c'est de nous laisser le malade et de vous en fier à nos soins. »

Je sentis que j'avais blessé la délicatesse de ce bon père, et je lui en fis des excuses. « Mais ne serait-ce pas trop abuser de vos bontés, si je vous demandais que son fidèle ami... »

— Oui, monsieur, son chien lui tiendra compagnie; nous aussi, nous savons chérir l'instinct de l'amitié. »

Ces paroles du père, cet accueil, ces soins dignes, ce dévouement tranquille et froid, cette humanité secourable, cette bienfaisance habituelle et de tous les moments, me firent une impression profonde « Quoi! disais-je en moi-même, pour mon pauvre écu et pour quelques pas que je fais au service d'un malheureux, je suis transporté de ravissement! Et ces religieux qui passent les nuits, les jours à veiller, à servir, à soulager les pauvres, qui font plus de bien en un jour que je n'en ferai en ma vie, ne daignent pas même y penser; c'est là ce qui est rare et sublime! »

Avant de quitter mon vieillard, je pris l'adresse de sa fille pour lui donner de ses nouvelles, et j'allai trouver les dames qui m'attendaient à l'autre bord. Il fallait bien leur dire ce qui s'était passé. Ma bienfaisance mesquine mêla un peu de ridicule au pathétique de mon récit; mais je les défiai d'être plus généreuses, et en attendant la guérison de mon vieillard je fus son trésorier.

Notre société de campagne était mobile; à chaque nouvel arrivant, on me faisait répéter mon conte; je ne manquais jamais d'articuler l'offre de mon écu, et l'on ne manquait pas non plus d'admirer ironiquement cet excès de magnificence. « Un écu, disait-on, un écu à ce bon vieillard, et pour un chien inestimable? »

— Et vous, monsieur, et vous, madame, combien lui auriez-vous donné? »

Chacun renchérisait, qui le plus, qui le moins, selon le mouvement de sensibilité qu'avait produit la scène.

« Eh bien! disais-je alors, le vieillard n'est pas loin, et chacun peut faire pour lui ce qu'il eût fait à ma place. »

On se piquait d'émulation, et moi je bénissais le ciel de m'avoir donné pour richesse le talent d'émouvoir les riches. Enfin j'annonçai le beau jour où mon vieillard viendrait avec son chien rendre grâce à ses

bienfaiteurs. La maison en fut pleine. J'allai le prendre à la Charité, et après avoir témoigné aux bons pères une profonde reconnaissance et toute ma vénération pour un institut si sacré, pour des fonctions si saintement remplies, je l'emmenai presque aussi ingambe et aussi joyeux que son chien. Ils furent reçus l'un et l'autre avec des cris de joie; mais le chien fut le plus fêté. De la vie il n'avait reçu tant de caresses; d'abord il en fut étourdi, mais bientôt il y répondit d'un air à faire croire qu'il entendait pourquoi on le traitait si bien.

Le bon vieillard dina avec nous, son chien à côté de lui; ils couchèrent ensemble, et le lendemain, au point du jour, ils vinrent prendre congé de moi.

Le petit trésor du bonhomme lui fut remis; j'eus beau lui dire que j'y avais peu contribué: « Je vous dois tout, s'écriait-il, et je ne l'oublierai jamais! » A ces mots, il voulut se prosterner, je le retins, et nous trouvant dans les bras l'un de l'autre, nous nous serrâmes durant nos adieux comme auraient fait deux anciens amis.

« Monsieur, je m'en vais accablé de vos bontés, mais oserais-je encore vous demander une grâce? vous m'avez embrassé, daignez embrasser mon chien. Je veux pouvoir dire à ma fille que vous avez honoré mon fidèle compagnon. Viens, l'Éveillé, viens, lui dit-il, monsieur veut bien te faire cet honneur. » L'Éveillé se dressa et moi je me baissais vers lui, quand tout à coup s'offrit à ma pensée l'image d'un vieillard courbé comme moi sur son chien, et croyant l'embrasser pour la dernière fois; mes larmes coulèrent.

— Ah! vous le regrettez, s'écria le bonhomme, gardez-le, il est à vous encore.

— Eh! non, mon ami, non! Va-t-en et sois heureux; je le suis plus moi-même que je n'ai mérité de l'être; va! ton image et celle de ton chien me suffiront longtemps pour l'être encore de souvenir! »

— Et que disait le chien? » demanda vivement Juliette, qui voulait connaître le fond des choses.

Cette question fit rire ceux que l'histoire de Marmontel venait d'émouvoir. Juliette ne se déconcerta pas, et riant avec les autres, n'en soutint pas moins que les chiens pouvaient parler, c'est-à-dire s'exprimer éloquemment, à leur manière. Elle le prouva, sans s'y être préparée le moins du monde, surtout sans vouloir lutter contre un avocat et le touchant Marmontel. Ceux qui ne connaissaient pas l'histoire

l'écoutèrent avec plaisir, les autres ne lui surent pas mauvais gré de la leur rappeler. Nos jeunes lectrices jugeront si Juliette eut tort de la raconter.

« Un pauvre barbet, dit-elle, grand promeneur de sa nature, ayant été blessé grièvement par le bon plaisir d'un écolier, fut arrêté au milieu de sa course en poussant des cris à percer le cœur. Ne pouvant plus se soutenir sur sa jambe cassée, il eut le bonheur d'être recueilli par un médecin charitable, reconnu ou non par la Faculté, mais qui en remplit si parfaitement le devoir, qu'au bout de quelques jours de pansement assidu le barbet reprit joyeusement la clef des champs, sans rancune contre les écoliers, sans phrases pour exprimer sa gratitude au guérisseur de jambes cassées.

« Ce qu'il devint durant ce cours de liberté et d'école buissonnière n'est point parvenu jusqu'à nous. Le médecin n'y pensa plus lui-même sinon pour s'écrier un jour, dans un accès de misanthropie contre les hommes, dont sans doute il avait à se plaindre : « Ils n'ont pas plus de mémoire que les chiens ! »

« Derlin din din ! » La sonnette sonne.

« Au diable ! dit le médecin, je ne veux plus voir figure humaine. »

« La sonnette riposte vigoureusement ; le médecin enfonce son bonnet sur ses oreilles, et sa misanthropie au fond d'un gros livre grec ; puis, marmotte entre ses dents (la sonnette allait toujours son train) : « Sonnez, ingrats chrétiens ; je suis chez Hippocrate. »

« Mais, assourdi par le son obstiné de la suppliante sonnette, un faible le reprend. Croyant obéir à la colère, il descend, résolu de renvoyer sans pitié l'im-

portun qui le prend dans sa plus mauvaise heure. Mais quel étonnement ! C'est le barbet qu'il avait guéri ; levé tout droit contre la porte, agitant comme il peut, et de toute sa force l'anneau de fer dans lequel sa patte est accrochée. A la vue de son bienfaiteur, il pousse un de ces cris contre lequel la plus grande colère du monde n'a pas de résistance, et reprenant son équilibre, il court, va, vient, s'agite, jusqu'à ce qu'il ait fixé l'attention du médecin sur un camarade auquel il le conjure de prendre garde. L'homme stupéfait s'aperçoit que le chien gisant par terre a la patte sanglante, et qu'elle pendille tristement dans la poussière. Durant ce court examen, celui qu'il a soigné sans honoraires le regarde avec des yeux ardents. murmure un langage qui retrouve tout droit la route du cœur du faux misanthrope, et s'élanche sur ses mains qu'il couvre de caresses.

« Oui, je t'entends ! oui, tu as bien fait, dit le médecin, qui n'eut point de honte d'une larme qu'il sentait lui échapper. Je pardonne aux hommes en faveur de ta reconnaissance. Elle m'honore ; ton camarade marchera. »

« Ne pensez-vous pas, monsieur, dit modestement Juliette, qu'un long discours n'aurait pas prouvé mieux au docteur que son image n'était gravée nulle part mieux que dans le cœur de cet humble animal ? »

Tout le monde en demeura d'accord. « Votre nouveau conte est ravissant, s'écria toute la société, mais ne nous privez pas de vous entendre une seconde fois chanter votre *Chien et le Vieillard* ; et mademoiselle Juliette, s'y prêtant de bonne grâce, ravit tous ses auditeurs.

ÉLOGE DU CHIEN.

« Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède dans le chien domestique aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher, et au désir de plaire ; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents ; il attend ses ordres pour en faire usage ; il le consulte, il l'interroge, il le supplie ; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du

sentiment ; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections. Nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire. Il est tout zèle, tout ardeur, et tout obéissance. Plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements ; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage : loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves ; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission. »

BUFFON.

